



Le photographe Eric Bouvet sillonne les zones de conflit depuis quarante ans. KALISTE PRODUCTIONS/LCP

UKRAINE : DES PHOTOGRAPHES POUR L'HISTOIRE

LE TRAVAIL DES PHOTOJOURNALISTES APPARAÎT DANS TOUTE SA COMPLEXITÉ AU FIL DE CE DOCUMENTAIRE SAISSISSANT.

BLAISE DE CHABALIER @dechab

Jusqu'où les photographes de guerre peuvent-ils aller pour témoigner des horreurs auxquelles ils sont confrontés ? C'est l'une des questions que pose le documentaire inédit *Ukraine : des photographes dans la guerre*, signé Julien Bolten et Frédéric Decossas. Une question à laquelle le photographe Eric Bouvet, qui sillonne les zones de conflit depuis quarante ans, apporte une réponse en deux temps. « Je me suis censuré dans ma carrière parce que ça me permettait de garder cette dignité des gens, dans ces scènes monstrueuses que j'ai vues », confie celui qui fait partie des 2000 photographes qui

couvrent la guerre en Ukraine. Mais ce reporter ajoute dans la foulée : « Le seul souci, c'est que je n'aurais pas dû faire ça, j'aurais dû les prendre ces images dures, choques. Si les soldats américains qui arrivaient dans les camps de concentration en 1945 s'étaient dit : "c'est horrible, je ne fais pas de photos", il n'y aurait pas eu de témoignages visuels. »

Mais l'horreur n'apparaît pas uniquement, loin de là, dans les clichés les plus morbides. On suit, par exemple, Eric Bouvet en reportage pour le magazine Polka, à la gare de Kiev, au huitième jour du conflit. Les civils quittent alors en masse la capitale assiégée par les Russes. Le photographe se souvient : « J'avance au bout du quai, il y a juste un homme qui dit au revoir à sa famille. Et

cette image (...) : la petite main d'un enfant, derrière le carreau du wagon. Et là, le père se retourne et me dit : "Je ne le reverrai peut-être jamais..." »

L'horreur brute

Dans le nord de Kiev, à Irpin, la tragédie est également bien présente à la même période. Le pont de la ville a été détruit par les troupes ukrainiennes afin de contrer l'avancée russe. Et ce sont des centaines de civils, dont beaucoup de personnes âgées portées par leurs compatriotes, qui traversent la rivière tant bien que mal. Avec l'aide spirituelle d'un prêtre orthodoxe, qu'Eric Bouvet immortalise, comme un signe du ciel.

À Boutcha, l'horreur brute est à portée d'objectif. Mais la façon dont des dizaines de reporters sont conviés sur place dérange. « L'image en contre-champ de tous ces journalistes alignés devant une fosse commune, je comprends que ça puisse choquer, glisse Eric Bouvet. Je suis le premier à dire : je ne participe pas à ça (...) Mais s'il n'y a que comme ça qu'on peut faire la photo, alors il faut la faire. » Toute la complexité et les paradoxes du travail des photojournalistes apparaissent ici. D'autant que « c'est la première guerre que je couvre, pratiquement, où on a accès à aucun des deux côtés du front », souligne le photographe. ■

